

INTRODUCTION

L'École de Rome s'est regardée dans un miroir. Un jour, des portraits ont été fixés au Palais Farnèse, sur les murs du *studio*, espace de travail dévolu aux membres de l'établissement romain. Grands prédécesseurs, idoles scientifiques, Camille Jullian et Stéphane Gsell ont gagné cette course à l'image, pieusement révérée par les « Romains » des promotions postérieures¹. L'École française s'est alors dotée d'une généalogie savante et d'une légitimité.

Après leurs années romaines, les deux aïeux vénérables, Jullian et Gsell, sont devenus des maîtres dans leur domaine : l'histoire des Antiquités nationales pour l'un, l'histoire de l'Afrique ancienne pour l'autre. Comment rivaliser avec eux ? L'orgueil était piqué pour le moins. Sous le regard muet de ces photographies, l'institution apportait les preuves de son excellence, au sein de l'*Altertumswissenschaft* internationale. La pépinière romaine donnait à voir son idéal, à une époque où, d'un pays à l'autre, la quête de modèles se répétait : en accrochant dans sa salle de séminaire une effigie de Gibbon et une lettre autographe de Ranke, l'Université d'Illinois n'agissait pas autrement².

Aujourd'hui, cette galerie farnésienne n'existe plus. On se prend à imaginer son prolongement par une nouvelle sélection des noms et des visages. Le chapelet de tutelles intellectuelles s'agrandirait. Certaines mémoires seraient effacées... Dorénavant, l'École de Rome dessine différemment les contours de son identité. Seules quelques figures tutélaires³ conservent leurs bustes, placés dans la bibliothèque du Farnèse et, sans doute, personne ne les regarde attentivement. Ici, les publications de l'École ne sont pas, du reste, mises sur le devant de la scène : on n'a pas conçu pour elles d'étagères plus belles. L'École française ne se laisse pas saisir aussi facile-

¹ J. Carcopino, *Souvenirs romains*, Paris, 1968, p. 69. Ces portraits de Gsell et Jullian étaient accompagnés de ceux de Gustave Bloch, Pierre de Nolhac, Georges Goyau, Charles Diehl.

² A. Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, 1998, p. 58.

³ Il s'agit de Mgr Duchesne et Giovanni Battista De Rossi.

ment. Elle est dans les recoins des rayonnages et les interstices des fichiers. Elle est dans les thèses et les articles de ceux qu'on appelle «Romains» ou «Farnésiens».

D'anciens membres de l'EFR ont réfléchi à l'écriture de l'histoire, à ses modalités et ses dangers. On pense spontanément à Henri-Irénée Marrou⁴ et Paul Veyne⁵. On peut remonter plus loin encore, jusqu'à l'anthologie des historiens du XIX^e siècle signée Camille Jullian⁶. Dès lors, faut-il attendre, de la part du camp farnésien, une plus grande conscience des ressorts du métier? Les travaux des érudits de l'EFR se distinguent-ils par un même air de famille? Le palais romain qui abrite l'École peut-il être considéré comme un de ces «lieux de savoir» repérés par Christian Jacob⁷?

Jusqu'à présent, aucune École française à l'étranger n'a été étudiée sous l'angle de l'historiographie, hormis – peut-être – les bilans de Georges Radet sur l'activité des premiers «Athéniens»⁸. On n'a pas encore pris le soin d'attribuer une place à la production scientifique de l'École française de Rome⁹. Au sein des courants historiques français, l'École demeure non identifiée, aux abords du positivisme et des «Méthodiques»¹⁰, aux marges des *Annales*¹¹. Car elle n'a jamais été un lieu organisé de formation, avec un programme d'études précis. Car le sentiment d'appartenance ne se dit pas toujours. Car, enfin, l'appellation de «membre» est floue, particulièrement aux yeux des étrangers : on ne parle pas d'élèves en phase d'apprentissage, mais plutôt d'enseignants sans chaire...

Il ne faut pas se contenter de cataloguer les sujets abordés par les «Romains». On tentera plutôt de s'attacher aux études les plus

⁴ H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, 1954. Marrou (1904-1977) est à Rome de 1930 à 1932.

⁵ P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1996 (1^{re} éd. : 1971). Paul Veyne est «romain» de 1955 à 1957.

⁶ C. Jullian, *Extraits des historiens français du XIX^e siècle, publiés, annotés et précédés d'une introduction sur l'histoire en France*, Paris, 1897.

⁷ C. Jacob (dir.), *Les lieux de savoir. I. Espaces et communautés*, Paris, 2007.

⁸ G. Radet, *L'Histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, 1901.

⁹ L'ouvrage collectif *À l'école de toute l'Italie : pour une histoire de l'École française de Rome* (Rome, 2010, textes réunis par M. Gras) jette les bases d'une analyse historiographique systématique.

¹⁰ Cf. C.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Toulouse, 1976.

¹¹ La correspondance de Lucien Febvre et de Marc Bloch instruit les rapports compliqués des *Annales* à l'archéologie, à deux de ses représentants en particulier : André Piganiol (1883-1968, EFR 1906-1909) et Albert Grenier (1878-1961, EFR 1904-1907), tous deux collaborateurs de la revue. Cf. *Correspondance Marc Bloch/Lucien Febvre, I-II-III*, édition établie, présentée et annotée par B. Müller, Paris, 1994-2003. Cf. de même A. Schnapp, *Les Annales et l'archéologie : une rencontre difficile*, dans *MEFRA*, 93, 1, 1981, p. 469-478. Et *infra*, p. 302-312.

marquantes qu'aient produites les élèves de Rome. En scrutant les bibliographies des «Romains», on se proposera de noter les caractéristiques et les points communs de celles-ci, leurs cassures et leurs tendances générales. L'enjeu est de repérer des manières propres d'écrire l'histoire, des dispositions singulières, et de jauger l'impact intellectuel du moment romain.

Il convient de même de s'interroger sur la fonction de Rome dans la définition des thèmes d'enquête; sur les changements de perspective qu'apporte le contact direct avec les antiquités; sur les connections maîtres-élèves; sur les modèles historiographiques qui prévalent; sur les résultats obtenus par les «Romains»; sur leur réceptivité à l'actualité – française, italienne, africaine. Au bout du compte, il s'agit de souligner les traits distinctifs de l'École française. Une certaine vision de l'Antiquité sera dégagée *in fine*.

Sources

Pour entreprendre une telle analyse historiographique portant sur plusieurs décennies (1873-1940), de nombreuses sources doivent être sollicitées. Les écrits des «Romains» fondent la réflexion, depuis leurs premières publications parues dans les *Mélanges* et leurs thèses entreprises en Italie, jusqu'aux livres parus dans le cours de leurs carrières. Or, certains sont les auteurs d'œuvres impressionnantes, qui dépassent le millier de titres : études brèves ou substantielles, comptes rendus, synthèses de grande ampleur. Entrer ici dans le détail de chacune de ces œuvres serait vain. Il convient plutôt de déterminer les livres-pivots, ceux qui font date, ceux qui marquent l'infléchissement d'une pensée historique, ceux qui mobilisent la critique nationale et internationale, ceux qui servent d'étendard à une génération d'historiens.

La *Bibliothèque* de l'École de Rome contient des ouvrages désormais périmés, des thèses presque hors d'usage. Mais les livres jugés dépassés ont encore beaucoup à enseigner. Ils sont parmi ceux qui passent le mieux au crible historiographique. Ainsi, *Bologne villanovienne et étrusque* (1912) d'Albert Grenier¹² ou *Virgile et les origines d'Ostie* (1919) de Jérôme Carcopino¹³ ont été rapidement rattrapés par les recherches de savants italiens; il est cependant impossible de faire l'économie de leur lecture. Bien entendu, les ouvrages qui

¹² A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque. VIII^e-IV^e siècles avant n.è.*, Paris, 1912 (BEFAR, 106).

¹³ J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919 (BEFAR, 116).

résistent mieux au temps et à «l'allongement du questionnaire»¹⁴ méritent tout autant d'être examinés.

Hors de la *BEFAR*, les mémoires que les membres sont tenus d'envoyer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui annoncent leur thèse, ont souffert de l'écoulement des années : un grand nombre semble perdu. Ils sont souvent manuscrits pour la période 1875-1940. Certains n'ont jamais été remis. Ils n'obéissent pas tous aux consignes de l'érudition «moderne» et servent d'entrée en matière. À l'égal des mémoires, les articles parus dans les *Mélanges* représentent des étapes importantes dans les préliminaires d'un parcours d'historien : les inclinations de chacun se font jour et des métamorphoses s'accomplissent.

À côté de cet ensemble de textes modernes, les sources anciennes dans leur diversité doivent être convoquées, car ce sont elles qui révèlent, par l'usage qu'on en fait, les soubassements d'une construction historique et les partis pris d'une interprétation. En recourant aux textes de l'Antiquité, et en s'appropriant les ressources de l'archéologie, les historiens qui sont passés par Rome ont procédé à des choix qui en disent toujours long sur leur regard historique. C'est d'autant plus vrai que les membres de l'École ont participé à la connaissance de ces sources antiques. Ils les ont en effet tantôt «inventées» (c'est l'exemple des tablettes vandales d'Eugène Albertini¹⁵, devenues «Tablettes Albertini»¹⁶), tantôt éditées (de Tite-Live¹⁷ à Cicéron¹⁸, des *Res Gestae*¹⁹ aux romans grecs²⁰). Ils ont corrigé et «redressé» des inscriptions du *Corpus*²¹. Ils ont fouillé des sites partiellement connus jusque là (Vulci²²), tandis que d'autres ont

¹⁴ P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, cit., p. 281-309.

¹⁵ E. Albertini (1880-1941, EFR 1903-1906) n'a pas effectué la découverte proprement dite, mais il a été le premier à lire ces tablettes.

¹⁶ C. Courtois, L. Leschi, C. Perrat, C. Saumagne (éd.), *Tablettes Albertini, actes privés de l'époque vandale (fin du V^e siècle)*, Paris, 1952.

¹⁷ Pour les Belles Lettres, J. Bayet établit à partir de 1954 le texte de quinze livres de Tite-Live.

¹⁸ Après l'édition du *Caton l'Ancien* (Paris, 1940, rééd. 1969, Collection des Universités de France), P. Wuilleumier continue de traduire Cicéron à plusieurs reprises, les *Philippiques* (1959-1960) notamment.

¹⁹ *Res Gestae divi Augusti*, éd. J. Gagé, Paris, 1935 (*Collection des Universités de France*)

²⁰ *Romans grecs et latins*, éd. P. Grimal, Paris, 1958.

²¹ En voyage en Campanie, Eugène Albertini a par exemple voulu corriger l'inscription 2069 parue dans le *CIL IX*. Il en témoigne dans une lettre envoyée à J. Carcopino (sans date, mais écrite entre 1904 et 1906), et conservée dans le fonds Carcopino, à la Bibliothèque de l'Institut de France.

²² Cf. S. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci, exécutées et publiées aux frais de S. E. le Prince Torlonia*, Paris, 1891.

rendu publiques des découvertes de premier ordre (l'épave de Mahdia²³).

Les « Romains » travaillent entre l'Antiquité et le présent. La réception de leurs travaux doit être envisagée par la lecture attentive des divers comptes rendus qu'ils suscitent. Les recensions sommaires, résumés sans saveur et sans appréciation, sont moins intéressantes que les analyses critiques en forme de véritables articles, qui complètent ou reprennent les difficultés soulevées : Auguste Geffroy consacre ainsi dix pages à contredire son élève Georges Lacour-Gayet en lisant sa thèse sur Antonin²⁴; toujours dans un compte rendu, Jean Gagé ajoute, lui, quelques précisions (d'ordre religieux) sur le César de son maître Carcopino et ces remarques deviennent un travail autonome²⁵...

Suivre la réception des œuvres, c'est aussi définir leur postérité. Pour la percevoir, les rééditions sont les instruments les plus commodes. Les citations dans les dictionnaires récents d'histoire antique livrent d'autres indices. La reprise complète d'un sujet par un auteur forme un indicateur supplémentaire.

Les échos d'une publication se font entendre, en outre, dans l'intimité des correspondances scientifiques, vaste espace de discussion²⁶, où la valeur d'un auteur est estimée. À travers l'activité épistolaire, des solidarités se dessinent, qui – faute d'écoles historiques unitaires – expliquent les fortes amitiés et les aversions. Les lettres échangées par les savants constituent donc une source majeure, même s'il est souvent impossible de reconstruire l'ensemble des correspondances actives et passives : des « papiers » ont disparu ou n'ont pas été donnés, et la censure opérée par le légataire ou ses héritiers, si elle a existé, pose de nouvelles difficultés d'interprétation²⁷. Certaines

²³ L'épave de Mahdia, datant du I^{er} siècle avant J.-C., est mise au jour en 1907. A. Merlin lui consacre de nombreuses publications. Cf., entre autres, A. Merlin, *Cratères et candélabres de marbre trouvés en mer près de Mahdia*, Paris, 1930.

²⁴ A. Geffroy, *Compte rendu de G. Lacour-Gayet, Antonin Le Pieux et son temps. Essai sur l'histoire de l'empire romain au milieu du II^e siècle. 138-161 ap. J.-C.*, Paris, 1888, dans *JS*, 1889, p. 237-244.

²⁵ J. Gagé, *De César à Auguste. Où en est le problème des origines du principat?* À propos du César de J. Carcopino, dans *RH*, a. 61, t. 177, 1936, p. 279-342.

²⁶ Se reporter aux propos liminaires de C. Jacob dans C. Bonnet et V. Krings (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, 2008, p. 7-17.

²⁷ La question s'est posée notamment pour les archives d'Albert Grenier, au sein du fonds *Gallia* de Nanterre (Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie René-Ginouvès). Les lettres datant de la guerre ne contiennent que peu d'allusions à la politique contemporaine.

correspondances, celles de Louis Duchesne²⁸, Camille Jullian²⁹, Jacques Heurgon par exemple³⁰, ont fait l'objet d'une édition.

L'École Normale Supérieure et l'École de Rome possèdent également des archives qui éclairent la genèse des productions « romaines ». Rue d'Ulm, les registres de prêt reflètent les obligations du programme (les lectures forcées), mais aussi les goûts de chacun, qui annoncent une vocation.

Au Palais Farnèse, les archives, qui ne sont pas toutes inventoriées à ce jour, sont, elles, particulièrement disparates³¹ : fragments de correspondance entre le directeur de l'institution et ses élèves, coupures de presse à l'occasion d'une visite diplomatique ou d'une commémoration, tirés-à-part variés³².

Puis il y a l'océan des archives administratives qui impose un tri : ce genre d'archives regroupe pêle-mêle les dossiers de carrière des « Romains » (qui, pour la période 1873-1940, sont presque tous enseignants³³, quelques fois conservateurs de musées), et les rapports, rassemblés aux Archives nationales, que dressent les directeurs de l'École française pour le Ministère de l'Instruction publique.

En dehors de ces archives « institutionnelles », les témoignages autobiographiques et la pratique des *Souvenirs* sont des documents cruciaux³⁴. Peu nombreux à parler de l'épisode romain, ces récits à la première personne évoquent la vie menée hors de la science et qui revient à elle, le quotidien de la camaraderie entre élèves, l'esprit dans lequel les recherches savantes ont été menées, les vicissitudes des premiers pas scientifiques, les repentirs d'une œuvre³⁵. Jérôme

²⁸ Cf. *infra*, n. 93, p. 16.

²⁹ C. Jullian, *Lettres de jeunesse : Italie-Allemagne. 1880-1883*, annotées par P. Courteault, Bordeaux, 1936.

³⁰ J. Tardieu et J. Heurgon, *Le ciel a eu le temps de changer. Correspondance 1922-1944*, Paris, 2004.

³¹ Voir C. Regin, *Tesori di carta. Guida agli archivi e alle collezioni degli istituti membri dell'Unione Internazionale degli Istituti di Archeologia*, Rome, 1998.

³² Un dossier, parmi les plus instructifs, concerne les fouilles menées par A. Grenier à Bologne, en 1906.

³³ Le Comité National de la Recherche Scientifique naît en 1939 d'un décret républicain daté du 19 octobre et signé par le Président Albert Lebrun. Pendant la guerre, A. Grenier est secrétaire de la XV^e Commission du CNRS. De nombreux « Romains » d'après-guerre deviendront chercheurs au CNRS.

³⁴ Cf. notamment R. Rolland, *Le Cloître de la rue d'Ulm* [Journal de R. Rolland à l'École Normale (1886-1889)], Paris, 1952. Voir de même les Cahiers R. Rolland (6), *Printemps romain. Choix de lettres de R. Rolland à sa mère (1889-1890)*, Paris, 1954. Et, enfin, les Cahiers Romain Rolland (8), *Retour au Palais Farnèse. Choix de lettres de R. Rolland à sa mère (1890-1891)*, Paris, 1956. Mais aussi les *Souvenirs* inédits d'Alphonse Bouvet (1931-2002, EFR 1935-1936).

³⁵ H.-I. Marrou, *Carnets posthumes*, Paris, 2006.

Carcopino s'est volontiers prêté à ce jeu autobiographique. C'est lui qui s'est le plus longuement retourné sur ses années romaines³⁶, selon un écart temporel qui, quand bien même la mémoire des faits est excellente, affecte le coup d'œil rétrospectif.

Mais, Carcopino mis à part, les antiquisants ont en définitive peu goûté l'exercice, sinon au détour de discours³⁷ ou d'articles brefs³⁸. Les médiévistes de l'École française ont été à peine plus prolifiques³⁹.

Problèmes d'approche : qu'est-ce qu'un écrit « romain » ?

Diverses générations se succèdent à l'École de Rome, de sa fondation jusqu'à 1940. Au cours de cette période, plus de quatre-vingt-dix antiquisants, historiens et philologues, peuvent être dits « Romains ». Encore faut-il apporter des nuances. Certains sont des membres hors cadre. D'autres appartiennent à l'École d'Athènes, mais passent du temps à Rome; ils perturbent la démarcation entre les deux établissements. Gustave Bloch (1848-1923) représente le cas le plus typique de confusion des titres : son sujet sur les *Origines du Sénat romain*⁴⁰ est l'œuvre d'un élève d'Athènes qui a préféré l'Italie⁴¹. Il y a, de plus, les Farnésiens qui n'ont jamais gagné Rome, contraints par la guerre⁴² et la mobilisation⁴³. Les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* sont ouverts aux membres sous les drapeaux, qui n'ont pas encore travaillé au Palais Farnèse, tandis que certains « Romains » de Rome n'y publient pas. Ces

³⁶ J. Carcopino, *Souvenirs romains*, cit. Carcopino associe sa direction du Farnèse et son expérience vichyssoise dans les *Souvenirs de Sept ans. 1937-1944*, Paris, 1953.

³⁷ Remise à J. Heurgon de son épée d'académicien à la Maison internationale de la Cité Universitaire de Paris, 22 novembre 1969 (Paris, 1969).

³⁸ Un des premiers membres de l'École française, Albert Martin (1844-1912, EFR 1879-1882) a ainsi réuni ses *Souvenirs de Rome*, dans les *Mémoires de l'Académie Stanislas*, 73, 1907, p. xxx-lx.

³⁹ Cf. C. Samaran, *Enfance et jeunesse d'un centenaire*, Paris, 1980. Et J. Guiraud, *Souvenirs* (texte inédit, dactylographié). Les *Souvenirs* de Guiraud ont été rédigés au début des années 1940.

⁴⁰ G. Bloch, *Les origines du Sénat romain. Recherches sur la formation et la dissolution du Sénat romain*, Paris, 1883 (BEFAR, 29). Gustave Bloch est à Rome en 1873-1874, avant de gagner Athènes.

⁴¹ « Tout athénien que je suis devenu, je n'en reste pas moins un très chaud et très fidèle romain », écrit-il à A. Geffroy le 9 mars 1876 (Bibliothèque nationale de France, Papiers Geffroy).

⁴² Le chartiste Marcel Thomas doit ainsi renoncer à rejoindre le Farnèse.

⁴³ Raymond Bloch (1914-1997), nommé à Rome avant-guerre, participe à la réouverture de l'École.

Mélanges sont l'organe périodique dont l'École de Rome s'est dotée dès 1881 pour faire pendant au *Bulletin de correspondance hellénique* que l'École d'Athènes publie depuis 1877⁴⁴. Chaque membre a pu y collaborer, sans exclusive cependant : qu'ils appartiennent aux réseaux des directeurs (historiens du christianisme sous Duchesne, historiens de l'art sous Émile Mâle) ou aux cercles scientifiques romains et italiens, des savants « établis » ont également livré des articles à la revue. Se manifeste ici une sorte de « nébuleuse » de l'École française, sans cesse mouvante.

Les statuts des membres et des publications sont donc ambigus. Qui s'intéresse au travail et aux pratiques des « Romains » se heurte dès lors à trois questions. La première : quand cesse-t-on d'être membre ? Dans une vie savante, le passage par l'Italie n'occupe, en règle générale, qu'un laps de temps très limité. La condition de « Romain » au sens strict ne dure que deux ou trois années. Pourtant, bien après le retour en France, il en est qui revendiquent une impalpable marque de fabrique. Pour quelques-uns, le souvenir de Rome ne s'estompe jamais et continue d'orienter la carrière toute entière. Cette fidélité au passé romain peut prendre plusieurs tours : on effectue de nouveaux voyages par-delà les Alpes, on se préoccupe du bon fonctionnement de l'institution, on approfondit les domaines explorés une première fois en Italie, on conserve et privilégie des partenaires scientifiques rencontrés pendant la halte romaine.

À l'inverse, des savants n'ont pas tenu à leur qualité d'ancien membre de l'École française. Pour eux, Rome a cessé le jour où ils ont quitté le Palais Farnèse. Leur spécialité même a pu se modifier : Georges Lacour-Gayet est d'abord le biographe d'Antonin⁴⁵, avant de se convertir à l'histoire de la marine des XVII^e et XVIII^e siècles⁴⁶. Le changement est plus abrupt quand on passe des Étrusques au journalisme (André Chaumeix⁴⁷), de l'« industrie » romaine à l'entreprise moderne (Robert Laurent-Vibert⁴⁸), de la philologie grecque à la

⁴⁴ Cf. O. Motte, *Les origines des Mélanges d'archéologie et d'histoire*, dans *MEFRM*, 94, 1, 1982, p. 393-483.

⁴⁵ G. Lacour-Gayet, *Antonin Le Pieux et son temps. Essai sur l'histoire de l'empire romain au milieu du II^e siècle. 138-161 ap. J.-C.*, Paris, 1888.

⁴⁶ *Sa Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI* (1905) vient d'être rééditée (2007).

⁴⁷ André Chaumeix (1874-1955) ne reste qu'une année à Rome (1898-1899), avant de devenir journaliste : il est directeur de la *Revue de Paris*, puis rédacteur en chef du *Figaro*.

⁴⁸ Au Palais Farnèse de 1907 à 1909, Robert Laurent-Vibert (1884-1925) écrit un mémoire qui a pour titre : *Études sur l'industrie à la fin de la République romaine*. Par la suite il est amené à diriger la société « Pétrole Hahn ».

diplomatie (Daniel Serruys⁴⁹), de la patristique au Ministère des Cultes (Louis Canet⁵⁰).

Deuxième question : comment délimiter la production historiographique étroitement « farnésienne » ? Des éléments de bibliographie datent nettement du séjour romain : ce sont les mémoires, les articles donnés aux *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, quelques publications remarquées et beaucoup plus rarement les thèses (celles qui ont été achevées à Rome ne sont pas monnaie courante). La distance qui sépare les premières étapes des recherches romaines de celles qui se soldent par une publication rend délicate l'appréciation du rôle joué par l'École française dans la construction d'une œuvre historique. Camille Jullian et Stéphane Gsell ont marqué les annales de l'École en concluant promptement leurs premiers livres⁵¹. Plus fréquemment, les thèses sont terminées dans un lycée de province ou dans quelque université française.

Enfin : où est l'École française ? La question n'est pas un paradoxe gratuit. L'École est à Paris, avant d'être dans Rome. Le projet de gagner le Farnèse est souvent conçu dans le bureau du directeur de l'École Normale. On médite longtemps à l'avance le départ pour l'Italie, en mesurant ses chances et ses handicaps.

Arrivés à leurs fins, les nouveaux membres de l'École de Rome ne limitent pas leurs horizons à la Ville : ils rejoignent leur poste en visitant sites et musées de la péninsule ; ils sont encouragés à étendre leur curiosité à toute l'Italie, si bien que lorsque l'un fouille en Sabine, l'autre est dans une bibliothèque ravennate, tandis qu'un troisième explore la Sicile. Le deuxième étage du Palais Farnèse peut se retrouver vide d'occupants.

L'Afrique élargit plus encore le champ d'investigation des « Romains », dès que la législation italienne fait obstacle aux archéologues français⁵². La recherche sur le terrain s'accomplit surtout par-

⁴⁹ Du temps de Rome, Daniel Serruys (1875-1950, EFR 1900-1902) dédie son mémoire aux manuscrits de Thucydide en Italie. Il est un des contributeurs les plus actifs des *Mélanges*, avec cinq articles en six ans. En 1900 : *Les feuillets de garde de l'Urbina grec n° 92* (p. 307-316). En 1901 : *Thucydidea I. Les mains récentes dans quelques manuscrits anciens de Thucydide* et *II. Deux plans stratégiques dans les manuscrits de Thucydide* (p. 403-409). En 1903 : *Les Actes du concile iconoclaste de l'an 815* (p. 346-351). En 1906 enfin : *Autour d'un fragment de Philippe de Side* (p. 335-349).

⁵⁰ Louis Canet (1883-1958, EFR 1912-1916) s'intéresse à Jean Chrysostome, Théodoret de Cyr et Eusèbe de Césarée, tandis que le *Livre de Daniel* constitue le sujet de son mémoire.

⁵¹ Cf. C. Jullian, *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. 43 av. J.-C.-330 ap. J.-C.*, Paris, 1884. Et S. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1893.

⁵² Peu après l'Unité, l'Italie organise la protection et la mise en valeur de son

delà la Méditerranée, dans les colonies d'Afrique du Nord : en Tunisie d'abord, où voit le jour le premier Service des Antiquités du territoire français⁵³; en Algérie de même; au Maroc plus tardivement.

Quelle place dans la « science de l'Antiquité » ?

L'École de Rome a été fondée par étapes, au lendemain de la défaite de 1870. En position de force, les savants allemands ont nationalisé l'*Instituto di corrispondenza archeologica* de Rome⁵⁴, né en 1829 d'initiatives prussiennes surtout, mais aussi françaises⁵⁵. Cet Institut a rassemblé au long du XIX^e siècle les archéologues et les amateurs d'Antiquité de plusieurs nationalités, tout en publiant des *Monumenti* et des *Annali* de haute valeur scientifique. Avec la germanisation de l'Institut du Capitole⁵⁶, les Français ont perdu dans Rome tout lieu d'expression scientifique. Il a paru nécessaire d'assurer une présence nationale dans la nouvelle capitale italienne, d'abord par une succursale romaine de l'établissement athénien, puis avec l'institution d'une École à part entière. L'enjeu national a pesé lourd. La fondation de l'EFR est une mesure de combat. Lors du cinquantenaire, Georges Goyau a évoqué l'esprit qui a guidé Albert Dumont, premier directeur, pour qui la « fierté nationale, si douloureusement meurtrie, allait se complaire en cette méthode de relèvement, méthode bien conforme aux traditions généreuses d[u] génie français, puisqu'elle devait profiter aux intérêts de la science universelle »⁵⁷.

En vérité, l'idée de créer une École de Rome était dans l'air, avant même la guerre franco-prussienne. Sous le Second Empire, l'épigraphiste Léon Renier (1809-1885) a rêvé d'édifier un tel Institut au milieu des jardins Farnèse, sur le Palatin⁵⁸. Finalement, le jeu des riva-

patrimoine antique. En 1875, Giuseppe Fiorelli (1823-1896), le fouilleur de Pompéi, devient le premier directeur général « delle Antichità e Belle Arti ». Toutes les provinces du pays comptent dès lors une commission des antiquités. Et c'est en 1876 que paraît le premier numéro des *Notizie degli Scavi*.

⁵³ Dès 1885, la Tunisie est pourvue d'un Service des antiquités et des arts, dont R. de la Blanchère (1853-1896, EFR 1878-1881) devient le premier directeur.

⁵⁴ C'est l'ancienne Société des Hyperboréens romains.

⁵⁵ Le récit de la naissance de l'*Instituto* est sommairement proposé par G. Carettoni, H.-G. Kolbe, M. Pavan dans *L'Instituto di corrispondenza archeologica*, Rome, 1980.

⁵⁶ Cf. L. Wickert, *Beiträge zur Geschichte des Deutschen Archäologischen Instituts von 1879 bis 1929*, Mayence, 1979. À compléter par K. Bittel, F. W. Deichmann, W. Grünhagen, T. Kraus, H. Kyrieleis, *Beiträge zur Geschichte des Deutschen Archäologischen Instituts von 1929 bis 1979. Teil I*, Mayence, 1979.

⁵⁷ *L'Histoire et l'œuvre de l'École française de Rome*, Paris, 1931, p. 13.

⁵⁸ Cf. E. Desjardins, *Léon Renier* dans *Mélanges Renier*, Paris, 1886, p. I-XXI.

lités nationales s'est résolu en quelques années, avec la partition des instituts. Grâce à l'annexe romaine de l'École d'Athènes, les Français ont répondu à leurs rivaux d'outre-Rhin. Plus tard, les Britanniques ont investi à leur tour un palais romain pour y installer la *British School*⁵⁹. Peu à peu, Rome est devenue le foyer d'une myriade d'instituts étrangers dévoués à l'Antiquité romaine⁶⁰. Dans l'histoire de ces académies, l'École de Rome, avec le *Germanico*, fait figure d'aînée.

Ces écoles romaines s'inscrivent dans une logique propre à la « science de l'Antiquité » qui, entre les années 1870 et 1940, traverse une phase de professionnalisation. Les « Romains » sont à ce titre des spécialistes « institués » de l'histoire ancienne. Leurs compétences sont reconnues et valorisées, les grandes chaires leur reviennent. Lorsque l'École française s'affirme, les antiquaires se retirent progressivement de la scène archéologique⁶¹. Certes, leur travail est encore salué ici et là, notamment en Afrique du Nord, où la participation de chacun à l'« œuvre » coloniale se traduit par des actions symboliques en archéologie⁶². Mais leur temps est révolu.

Par ailleurs, quand se forme l'École de Rome, les diverses sciences auxiliaires gagnent en consistance. Les collections épigraphiques s'enrichissent⁶³. L'archéologie, quant à elle, demeure équivoque : les premiers manuels dont les « Romains » sont les auteurs en cette matière sont des livres descriptifs d'histoire de l'art⁶⁴. Savoir caractériser un temple ou un vase à l'aide du vocabulaire technique idoine constitue l'essentiel de la tâche de l'archéologue, qui hésite encore à chercher sous terre une confirmation des hypothèses qu'engendre la lecture des Anciens. Le premier directeur de l'École, Albert Dumont, doit « remonter »⁶⁵ à ses élèves l'utilité de l'archéologie et la nécessité

⁵⁹ Le Palais Odescalchi, en plein cœur de Rome, est le premier siège de la British School.

⁶⁰ P. Vian (a cura di), *Speculum mundi. Roma centro internazionale di ricerca umanistica*, Rome, 1993. Et plus spécialement C. Pietri et P. Boutry (avec une annexe de F.-C. Uginet), *La Scuola francese di Roma*, *ibid.*, p. 215-237.

⁶¹ A. Momigliano, *Ancient History and the Antiquarian*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 13, 1950, p. 285-315, repris dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 244-293.

⁶² Des soldats aux instituteurs, des ingénieurs aux médecins, tous sont, à l'époque coloniale, invités à la découverte archéologique des terres conquises : pour ce faire, René Cagnat, Salomon Reinach et d'autres, contribuent à la rédaction d'« Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques » : *Recherche des antiquités dans le Nord de l'Afrique. Conseils aux archéologues et aux voyageurs*, Paris, 1890.

⁶³ Cf. *Actes du colloque international du centenaire de l'Année Épigraphique (19-21 octobre 1988)*, Paris, 1990.

⁶⁴ M. Collignon, *Manuel d'archéologie grecque*, Paris, 1881. Et J. Martha, *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, Paris, 1884.

⁶⁵ « Il leur remontrait comment il est même de brillantes périodes qui

d'un apprentissage rigoureux de ses méthodes. Longtemps, les membres ne connaissent qu'imparfaitement l'art antique au sens large, la « langue archéologique » leur est inconnue⁶⁶. Presque aucun n'a pratiqué de fouilles avant d'intégrer l'EFR⁶⁷.

Dans cette conjoncture où tout bouge – les sciences de l'Antiquité, les formations, les objectifs scientifiques –, les directeurs de l'École française ont eu leur mot à dire dans l'histoire de l'institution. On travaille sous leur houlette, discrète ou puissante. L'instigateur de la fondation romaine est Albert Dumont (1842-1884), normalien, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École d'Athènes. Il ne reste que peu de temps (1873-1875) aux commandes de l'École de Rome. Ses qualités d'organisation sont vite requises du côté athénien, pour succéder à Émile-Louis Burnouf. Il sait ce qu'est l'expérience directe de l'archéologie⁶⁸.

Après lui, les directeurs ont eu d'assez longs mandats. Lui aussi normalien et agrégé d'histoire, Auguste Geffroy (1820-1895) a dirigé l'EFR à deux reprises, entre 1875 et 1882, puis entre 1888 et 1895. Ce polygraphe n'a jamais été spécialiste d'Antiquité. Il s'est fait remarquer par ses écrits sur la Scandinavie et l'Allemagne, et par ses multiples livraisons à la *Revue des deux Mondes*. On retient de lui son habileté diplomatique : Geffroy est un homme de salons, qui crée dans Rome une « sociabilité » farnésienne.

Son remplaçant de 1882 à 1888, Edmond Le Blant (1818-1897) n'a pas marqué durablement les esprits. Juriste de formation, ayant accompli une partie de sa carrière dans l'administration, il est en parallèle un excellent épigraphiste, grand connaisseur des antiquités chrétiennes⁶⁹.

Disposant d'une plus large stature scientifique, Louis Duchesne (1843-1922) est directeur de l'EFR durant vingt-sept ans, de 1895 à 1922. Détenteur d'une chaire à la V^e Section de l'École Pratique des

n'auraient pas d'histoire si la connaissance des antiquités ne nous permettait de les restituer » dans *L'Histoire et l'œuvre de l'École française de Rome*, cit., p. 17.

⁶⁶ *Ibid.* : « La préparation que vous apportez à Rome, leur disait-il, est surtout littéraire. On vous a peu parlé des monuments, la langue de l'archéologie vous est inconnue, les problèmes qui composent cette science vous sont presque tous étrangers ».

⁶⁷ A. Grenier a eu, dès avant Rome, l'expérience du terrain, qu'il met à profit dans son mémoire de l'EPHE : *Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices. Étude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise*, Paris, 1906.

⁶⁸ A. Dumont, *De plumbeis apud Graecos tesseras*, Paris, 1870.

⁶⁹ Voir L. Duchesne et A. Héron de Villefosse, *Edmond Le Blant*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 17, 1897, p. 491-502. Et le portrait laissé par A. Pératé dans *L'Histoire et l'œuvre de l'École française de Rome*, cit., p. 46-56.

Hautes Études, Mgr Duchesne représente une des figures tutélaires de l'École française au tournant du XX^e siècle. Il a fait partie des toutes premières promotions de la succursale romaine de l'École d'Athènes. Sa thèse sur le *Liber Pontificalis* a été un coup d'éclat⁷⁰. Son *Histoire de l'Église* a fait de lui un des historiens les plus en vue de son époque⁷¹. Des recrues de l'École de Rome ont parfois reçu son influence directe⁷². À sa suite, la personnalité d'Émile Mâle (1862-1954), historien de l'art médiéval⁷³, modifie une fois de plus le paysage « romain ». Son parcours est classique : École Normale puis agrégation (des Lettres). Il est à Rome de 1923 à 1937, date à laquelle Jérôme Carcopino (1881-1970) devient l'ultime directeur de l'École d'avant-guerre. Ce dernier est un ancien membre qui connaît bien le milieu romain et qui ne s'est jamais trop éloigné du Palais Farnèse⁷⁴. Sa position hégémonique dans la science hexagonale lui fait obtenir sans difficulté la direction de l'École.

Tous les directeurs participent au recrutement des « Romains ». De 1875 à 1940, ce choix est régi par un seul et grand principe : chaque membre antiquisant doit avoir été élève de l'École Normale⁷⁵ ou de l'École Pratique des Hautes Études, certains cumulant les deux étiquettes⁷⁶. Les Normaliens sont dans les faits plus représentés que les anciens élèves de la IV^e ou de la V^e Section de l'École Pratique. Les agrégés de lettres et de grammaire côtoient les agrégés d'histoire. Les maîtres parisiens, souvent d'anciens « Romains » eux-mêmes, « proposent » les noms des futurs membres de l'École. Certains sont pressentis bien avant le jour du recrutement : on peut avoir des ambitions romaines dès l'entrée à la rue d'Ulm, puis se trouver un protecteur qui saura les entendre. Mais, pour que les projets se concrétisent,

⁷⁰ L. Duchesne, *Étude sur le Liber Pontificalis*, Paris, 1877 (BEFAR, 1).

⁷¹ Id., *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 3 vol., 1906-1911.

⁷² Auteur d'une thèse sur *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Norique, les deux Pannonies et les deux Mésies* (Paris, 1918), Jacques Zeiller (1878-1962, EFR 1902-1905) est un de ceux qui a le plus reçu l'empreinte de Duchesne.

⁷³ Son *Art religieux au XIII^e siècle en France (Étude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration)*, Paris, 1898) a été plusieurs fois réédité. Quelques nécrologies de Mâle : par J. Bayet dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 67, 1955, p. 339-340; par M. Aubert dans *Monuments et mémoires de la Fondation Piot*, t. 48, II, 1948, p. 1-7; et par A. Grabar dans les *CRAI*, a. 106, n. 2, 1962, p. 329-344.

⁷⁴ J. Carcopino a été membre de l'EFR de 1904 à 1907. Quand L. Duchesne meurt en 1922, il est nommé quelques mois directeur intérimaire de l'École (décembre 1922-octobre 1923), à la suite d'André Pératé (mai-décembre 1922).

⁷⁵ Et donc agrégés.

⁷⁶ À l'EFR, les antiquisants et les médiévistes règnent longtemps en maîtres. Le chartiste Georges Bourgin (1879-1958, EFR 1903-1904) est un des premiers à s'aventurer dans les siècles contemporains.

le rang à l'agrégation doit être parmi les meilleurs. Ce genre de manœuvres se poursuit une fois Rome conquise, quand on souhaite demeurer une troisième ou une quatrième année : de nouveau, il est bon de se placer sous l'influence d'un « patron » puissant⁷⁷, le directeur de l'institution lui-même ou un autre.

Soixante-dix ans d'érudition

L'École sera observée dès ses commencements, c'est-à-dire dès 1873, quand un décret républicain finit de lui donner corps. À cette date, elle est encore informe : elle vient de s'installer au Palais Farnèse, après quelques pérégrinations, de la Villa Médicis à la Villa Mérode. Elle n'est plus vraiment la succursale romaine de l'École d'Athènes, elle devient l'« École de Rome », semant le trouble dans les esprits de ceux qui désignaient ainsi l'Académie de France, créée au XVII^e siècle. Elle hésite sur sa vocation et sur son fonctionnement interne. On bâtit un projet de cours et de séminaires entre élèves, puis on l'abandonne. Les différentes appellations que reçoit l'École, en l'espace de quelques années, montrent assez les flottements de ses fondateurs : Albert Dumont demande ainsi la création d'un « Institut de correspondance archéologique de France à Rome » et d'une « École préparatoire d'archéologie et d'histoire de l'art ». Plus tard, l'École « d'archéologie », évoquée par certains textes officiels, devient « École » tout court⁷⁸.

Cette enquête s'arrêtera en 1940, qui marque une indéniable rupture : l'École ferme ses portes pour la première fois de son histoire. Après-guerre, le directeur change. Albert Grenier remplace Jérôme Carcopino⁷⁹. Grenier donne une orientation plus archéologique à l'institution, qui s'ouvre aux collaborations internationales : les chantiers de Bolsena et de Megara Hyblaea débent alors⁸⁰, et l'EFR prend part à l'AIAC (*Associazione Internazionale di Archeologia Classica*). Des sujets de mémoires et de thèses se font rares après 1940 : autrefois largement illustrées, les monographies régionales sont peu à peu délaissées, à l'avantage de l'histoire économique et sociale, et d'une étude renouvelée des institutions⁸¹.

⁷⁷ Ainsi J. Guiraud bénéficie-t-il de la protection de Giovanni Battista De Rossi. Cf. ses *Souvenirs* (texte inédit, dactylographié), p. 211.

⁷⁸ P. Boutry, *L'École française de Rome et l'histoire moderne et contemporaine de l'Italie*, dans *Atti della 'Natio Francorum' (Bologna, 5-7 ottobre 1989)*, raccolti da L. Petroni e F. Malvani, II, Bologne, 1993, p. 403-414.

⁷⁹ Grenier dirige l'établissement jusqu'en 1952.

⁸⁰ J. Bayet, *Les fouilles archéologiques de l'École française de Rome en Italie de 1946 à 1956 : Megara Hyblaea et Bolsena*, dans *Annales de l'Est*, vol. 1, 1958, p. 23-38.

⁸¹ Membre de 1949 à 1952, Henriette Pavis d'Escurac a ainsi consacré un

Toutefois, encadrer ainsi la recherche par deux dates, 1873 et 1940, n'est pas pleinement satisfaisant. On assouplira çà et là les limites du champ d'enquête, parce que des membres n'achèvent leurs thèses que plusieurs années après Rome : les sommes de Jacques Heurgon sur Capoue⁸² et de Pierre Grimal sur les jardins romains⁸³, membres des années 1930, sont par exemple éditées pendant la guerre, en 1942 et 1943. Celles de Louis Chatelain⁸⁴, William Seston⁸⁵, de Jean Gagé⁸⁶, entre autres, leur font suite. Situation extrême : le travail de Jean Colin sur Cyriaque d'Ancône, commencé en Italie dans les années 1920, est publié soixante ans après⁸⁷ (mais Colin est un membre atypique, et son *Cyriaque* ne paraît pas dans la *BEFAR*).

Les silences de la bibliographie

Des livres d'hommage et de célébration ont marqué l'anniversaire de fondation des Écoles françaises. À Rome comme à Athènes, les cinquantenaires⁸⁸ et les centenaires⁸⁹ sont fêtés. Les publications qui s'en sont suivies doivent être maniées avec précaution : les dissonances sont exclues et les reproches polis. L'heure des bilans ne provoque pas de sérieuse remise en question. Les directeurs et les anciens membres se retrouvent pour rappeler les temps forts de l'histoire de ces institutions. La nostalgie amusée flirte avec les allu-

mémoire aux *horrea* romains, et un autre au *Portus Traiani* d'Ostie. Ses recherches la conduisent naturellement à une thèse sur la préfecture de l'annonne. Cf. H. Pavis d'Escurac, *La préfecture de l'annonne : service administratif impérial*, Paris, 1976 (*BEFAR*, 226).

⁸² J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine, des origines à la deuxième guerre punique*, Paris, 1942 (*BEFAR*, 154).

⁸³ P. Grimal, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire : essais sur le naturalisme romain*, Paris, 1943 (*BEFAR*, 155).

⁸⁴ L. Chatelain, *Le Maroc des Romains. Étude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale*, Paris, 1944 (*BEFAR*, 160).

⁸⁵ W. Seston, *Dioclétien et la tétrarchie*, Paris, 1946 (*BEFAR*, 162).

⁸⁶ J. Gagé, *Apollon romain. Essai sur le culte d'Apollon et le ritus graecus à Rome, des origines à l'époque d'Auguste*, Paris, 1955.

⁸⁷ Jean Colin (1898-1980) est à Rome de 1920 à 1922. Très vite, il se met à dos l'Institut et le directeur de l'École. Sa thèse est publiée *post mortem* : J. Colin, *Cyriaque d'Ancône, le voyageur, le marchand, l'humaniste*, Paris, 1981.

⁸⁸ Pour Athènes, cf. G. Radet, *L'Histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, cit.

⁸⁹ Cf. Archives de France, *L'École française de Rome. 1875-1975. Exposition organisée à l'occasion de son centenaire*, Rome, 1975. En sortant de l'Italie et de la Grèce, et à titre de comparaison, on peut consulter J. Vercoutter (éd.), *L'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire, 1980.

sions pour initiés. Ces commémorations ne cherchent qu'en passant à hiérarchiser les avancées scientifiques. On ne mesure pas l'action des Écoles d'Athènes et de Rome.

Par ailleurs, aucun auteur français ne s'est attelé à une anthologie de la « science nationale de l'Antiquité », qui indiquerait le poids et la portée des deux Écoles. Piero Treves a conçu pour l'Italie un recueil anthologique⁹⁰ qui, bien que révélateur des choix d'un seul homme, offre une vue raisonnée des travaux sur l'Antiquité parus au XIX^e siècle. Ce type de travail est resté sans équivalent de ce côté-ci des Alpes.

Parmi les « Romains », les directeurs et les auteurs qui ont marqué leur temps sont les mieux connus. Une thèse⁹¹ et des articles⁹² ont été consacrés à Louis Duchesne, en évoquant son modernisme, sa façon d'écrire l'histoire du christianisme ancien et médiéval, et les foudres vaticanes qu'il a dû subir. Sa correspondance avec Giovanni Battista De Rossi (1822-1894), meilleur connaisseur à son époque des catacombes romaines, « patron de l'archéologie sacrée », a été publiée⁹³. Ces lettres font ressortir le long commerce établi entre les deux savants et leur complicité qui conduit l'Italien à suggérer aux « Romains » des sujets de recherche. Sur deux autres directeurs, des éclairages nouveaux ont été proposés récemment : Émile Mâle est au centre d'une publication collective qui ne prend plus le ton de l'éloge posthume⁹⁴. Son successeur Jérôme Carcopino a, quant à lui, fait l'objet d'études révérencieuses, de la part de ses anciens élèves, anciens collègues et proches, avant que la figure de commandeur ne soit réexaminée au regard de ses options politiques⁹⁵.

Hormis les directeurs, trois anciens « Romains », Camille Jullian, Stéphane Gsell, Henri-Irénée Marrou, et leurs œuvres respectives ont été appréhendés sous différents aspects. La jeunesse de Jullian, sa formation berlinoise, ses débuts universitaires à Bordeaux ont été retracés par Olivier Motte, qui a largement puisé dans la correspon-

⁹⁰ P. Treves, *Lo studio dell'antichità classica nell'Ottocento*, Milan, 1962.

⁹¹ B. Waché, *Monseigneur Louis Duchesne (1843-1922) : historien de l'Église, directeur de l'École française de Rome*, Rome, 1992 (Collection de l'EFR, 167).

⁹² Id., *Les relations de Duchesne avec les milieux ecclésiastiques et culturels romains*, dans *Ricerche per la storia religiosa di Roma*, IV, Rome, 1980, p. 269-314, et *Louis Duchesne et la bibliothèque de l'École française de Rome*, dans *MEFRIM*, 103, 1, 1991, p. 335-371.

⁹³ *Correspondance de Giovanni Battista De Rossi et de Louis Duchesne (1873-1894)*, établie et annotée par P. Saint-Roch, Paris, 1995.

⁹⁴ Émile Mâle (1862-1954). *La construction de l'œuvre. Rome et l'Italie*, Rome, 2005.

⁹⁵ S. Corcy-Debray, *Jérôme Carcopino, un historien à Vichy*, Paris, 2001.

dance du futur historien de la Gaule⁹⁶. Ses travaux consacrés aux « Antiquités nationales » ont été examinés. Auteur comme Jullian d'une histoire en huit volumes⁹⁷, Gsell s'est vu dédier une thèse, qui n'a pas été publiée⁹⁸. Une biographie de Marrou⁹⁹ et un ouvrage sur son *Histoire de l'éducation*¹⁰⁰ permettent de mieux envisager son travail d'historien, ses engagements, sa conception de la civilisation gréco-romaine.

Mais, loin de ces grands noms de la « science de l'Antiquité », la trajectoire scientifique de beaucoup d'historiens reste dans l'ombre, vierge de toute analyse critique¹⁰¹. Parmi les premières générations de « Romains » en particulier, certains ne sont plus que des silhouettes énigmatiques, dont on a du mal à recomposer la bibliographie. En consultant l'annuaire de l'École, on glisse sur leur nom sans s'arrêter. Leur date de décès n'est même pas connue dans les cas les plus extrêmes. D'autres sont dans un entre-deux bibliographique : leurs livres sont des mises au point toujours précieuses, ce sont bel et bien des classiques, mais le nombre de leurs lecteurs se tarit.

Pour un « Romain » bien connu, dix autres mystérieux. Aux prises avec ces aspérités de la prosopographie, le chercheur dispose aujourd'hui de dictionnaires et de répertoires qui lui simplifient la tâche. Ève Gran-Aymerich a dressé les biographies des principaux

⁹⁶ O. Motte, *Camille Jullian, les années de formation*, Rome, 1990 (Collection de l'EFR, 124).

⁹⁷ S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. I. Les conditions du développement historique, les temps primitifs, la colonisation phénicienne et l'empire de Carthage. II. L'État carthaginois. III. Histoire militaire de Carthage. IV. La civilisation carthaginoise. V. Les royaumes indigènes. Organisation sociale, politique, économique. VI. Les royaumes indigènes, vie matérielle, intellectuelle et morale. VII. La République romaine et les rois indigènes. VIII. Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes*, Paris, 1913-1928.

⁹⁸ D. Lengrand, S. Gsell et *l'histoire de l'Afrique antique*, Thèse sous la direction de C. Lepelley, 1990 (Université de Paris X-Nanterre). Du même : *L'Essai sur le règne de Domitien de S. Gsell et la réévaluation du règne de Domitien*, dans *Les années Domitien (Pallas, 40, 1994, p. 57-67)*.

⁹⁹ P. Riché, *H.-I. Marrou, historien engagé*, Paris, 2003.

¹⁰⁰ J.-M. Pailler et P. Payen, *Que reste-t-il de l'éducation classique? Relire « le Marrou »*. *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Toulouse, 2004.

¹⁰¹ Les médiévistes et modernistes de l'École française n'ont pas été plus largement étudiés que les antiquisants, mais signalons l'ouvrage de V. Papa Malatesta, *Émile Bertaux, tra storia dell'arte e meridionalismo*, Rome, 2007 (Collection de l'EFR, 380). Et la thèse de G. Zucchelli, *Pierre de Nolhac et l'Italie. Contribution à l'histoire intellectuelle et morale de l'enfant, de l'humaniste et du poète* (Thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Paris), 1970.

archéologues des XIX^e et XX^e siècles¹⁰². Les professeurs de la Faculté de Lettres de Paris sont recensés par Christophe Charle dans d'utiles notices où l'information bibliographique se joint aux indications sociologiques¹⁰³. Il en est de même pour ceux du Collège de France¹⁰⁴. Outre ces ouvrages français, d'autres recueils biographiques permettent de retrouver les grands *Scholars* des deux siècles passés. Ici, le décalage entre la sélection opérée par les analystes étrangers et français est flagrant. En prenant l'*Introductory bibliography to the classical scholarship* de W. M. Calder¹⁰⁵, les noms de Jullian et Carcopino apparaissent à peine, les références qui accompagnent leurs noms sont minimales.

Quant à l'histoire de l'École française d'Athènes, elle a été récemment mise en lumière, depuis son installation chaotique dans la Grèce indépendante jusqu'à la sérénité de ses cent cinquante ans¹⁰⁶. Les concurrences franco-allemandes autour de Delphes et de Délos ont été rappelées, tout comme la place de cette École dans les débats politiques nationaux. Néanmoins, l'historiographie «athénienne» elle-même n'a pas encore attiré l'attention.

Dans ce travail sur l'École française de Rome comme lieu historiographique singulier, le souci de comprendre l'*avant*, le *pendant* et l'*après* des années romaines tendra le propos général. On se refusera à sectionner artificiellement les vies des savants, en évitant les pièges de l'«illusion biographique». On cherchera à penser les imprévus des itinéraires scientifiques, autant que leurs similitudes. On sera attentif à ce qu'une trajectoire «romaine» comporte d'alternatives et de polysémie : qui poursuit sa passion pour les Étrusques peut aussi analyser l'inscription de Tibère à Bavai¹⁰⁷; un tel ne renie jamais son passé africain tout en fouillant Alésia¹⁰⁸.

¹⁰² È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie moderne. 1798-1945*, Paris, 1998 et id., *Dictionnaire biographique d'archéologie. 1798-1945*, Paris, 2001.

¹⁰³ C. Charle, *Dictionnaire biographique des universitaires aux XIX^e et XX^e siècles. Vol. I. Les professeurs de la Faculté des lettres de Paris (1809-1908)*, Paris, 1985 et le *Dictionnaire biographique des universitaires aux XIX^e et XX^e siècles. Vol. II. Les professeurs de la Faculté des lettres de Paris (1909-1939)*, Paris, 1986.

¹⁰⁴ Id. et E. Telkes, *Les professeurs du Collège de France : dictionnaire biographique. 1901-1939*, Paris, 1988.

¹⁰⁵ W. M. Calder III-D. J. Kramer, *An Introductory Bibliography to the History of Classical Scholarship, Chiefly in the XIXth and XXth Centuries*, Hildesheim-Zürich-New York, 1992.

¹⁰⁶ Cf. C. Valenti, *L'École française d'Athènes*, Paris, 2006.

¹⁰⁷ J. Heurgon, *L'inscription de Tibère à Bavai*, AC, 17, 1948, p. 323-330.

¹⁰⁸ Sur J. Toutain (1865-1961, EFR 1890-1892) fouilleur d'Alésia, cf. *infra*, p. 386-389.

L'analyse se fixera d'abord sur le choix effectué par les jeunes «Romains» de leur spécialité, *via* leur sujet de thèse. Engagées en France, leurs années de formation sont complétées en Italie. Ils ont déjà une prédilection pour un site, une figure divine de l'Antiquité, ou viennent au contraire chercher en terre romaine une inspiration. Dans tous les cas, les thèses sont encore malléables. Les apprentis historiens sont orientés par l'état de la bibliographie ou par un corpus de sources. Les perspectives d'enquête se restreignent ou prennent une dimension inattendue.

Une fois le sujet arrêté, c'est le temps des premiers textes «romains», articles et thèses mêlés. On s'attarde dans la Ville même, ou dans ses périphéries. On investit le terrain, en Italie et en Afrique. La sortie de Rome est volontaire ou pas. La manière de juger le bien-fondé de la romanisation peut décider de ce décentrement de la recherche. Tantôt c'est l'étape italienne qui compte le plus, tantôt la découverte de l'ancienne *Africa*. Mais tout revient généralement à Rome, où beaucoup s'exercent à dépeindre le «génie» romain.

Le passage par Rome laisse des traces. Après avoir quitté l'École française, d'anciens membres réactivent leurs premières préoccupations italiennes, alors que certains voguent vers d'autres continents historiques. Il y en a même qui abandonnent la carrière d'historien : ce sont des transfuges, des «enfants terribles», d'honnêtes renégats qui pourtant continuent de distiller leur mémoire romaine. Pour ces derniers, l'écho de Rome est intact, mais fossilisé. Ailleurs, l'héritage romain est plus dynamique : il appelle le dépassement.

De cette traversée des écrits farnésiens, quel bilan tirer? L'École française peut-elle passer pour une école historiographique, même hétérogène et évolutive? Cette école n'a jamais dit son nom. Mais, dans le dense magma des bibliographies «romaines», des titres trahissent une forme d'empreinte commune, liée aux années de formation entre Paris et Rome. L'institution rassemble des dizaines d'hommes qui se retrouvent après l'Italie dans les universités françaises. Des collaborations prennent un second souffle. Les «Romains» peuvent alors fonctionner en réseau. Être publié dans une même collection, être conseillé par les mêmes maîtres, prendre une chaire jadis occupée par un «ancien» de l'École française sont autant de circonstances qui modèlent et rapprochent des vies d'historiens, bien qu'entre eux les sources de conflits ne manquent pas. L'historiographie «romaine» peut se définir par ses points forts, mais aussi par ses oublis et ses contradictions.

